

Chers collègues et amis,

Le CIG lors de sa réunion du 1<sup>o</sup> et 2 juillet 2017 a décidé du thème de la Journée d'École qui aura lieu, lors de notre sixième Rencontre Internationale d'École, le jeudi 13 septembre 2018 à Barcelone.

Il s'agit de **L'École et les discours**.

Voici le premier développement de ce thème par Marc Strauss.

Nous déciderons de la forme et de l'organisation de cette journée lors de notre réunion du CIG qui se tiendra les 24 et 27 novembre à Toulouse.

Pour le CIG  
Anne Lopez et Marcelo Mazzuca

### ***L'École et les discours***

Marc Strauss  
(le 02-09-2017)

« ... Il y a pour vous – vous devriez le vouloir - une autre façon de passer votre révolte de privilégié : la mienne par exemple. Je regrette seulement que si peu de gens qui m'intéressent, s'intéressent à ce qui m'intéresse. »  
*J. Lacan, Ornicar 49, p. 7.*

La fondation par Lacan de son École de psychanalyse s'inscrit dans une histoire des discours. C'est cette dernière qui lui confère sa place dans l'espace social, et lui assigne ses tâches.

Certes, la fondation par Lacan de son École est de fait antérieure à son écriture des mathèmes des discours. Mais elle ne l'est pas dans son effort de rendre compte de l'expérience analytique par un discours inédit jusqu'à Freud. Son apparition a répondu à une réalité elle-même inédite, une forme du symptôme devenue intraitable. En effet, le symptôme ne date pas de Freud, il est corrélatif de l'existence même de la parole. Encore a-t-il fallu pouvoir le reconnaître comme tel, pour pouvoir en éclairer rétrospectivement les avatars historiques.

Ainsi, le discours du maître et celui de l'hystérique sont solidaires dans leur affrontement. L'ordre signifiant impose cette division, qui répond à une coupure sans remède entre le représentant et le représenté. Du coup, le discours du maître, qui repose sur le consentement à l'Un qui s'excepte, ne va jamais sans la part d'ombre du sujet, dont se pare l'hystérique pour le compléter.

Ces deux ont suffi un temps à ordonner le monde, mais devant la décomposition de l'empire de l'Un, le maître, pour continuer à parler au nom de tous, a dû se réfugier derrière le savoir.

Le discours universitaire est donc une « régression » au regard de l'effort de vérité auquel appelle l'hystérie. Le sujet s'y retrouve coupé de la vérité, dans une souffrance devenue inarticulable et donc inaudible. Ainsi délégitimée, elle s'est faite plus criante à mesure que la science, devenue celle du calcul comptable, effaçait les interlocuteurs possibles, prêtre et médecin.

C'est alors qu'un nouvel interlocuteur est né au sujet, le psychanalyste bien sûr. Pâtissant comme l'hystérique des violences du nouveau maître, il a su l'entendre, et lui restituer sa raison.

Le projet de Freud a été de rendre les nouvelles violences de la civilisation plus supportables, voire de les atténuer. Nous pouvons dire qu'il a réussi à changer le regard de son époque sur le genre humain, ses motivations et ses réalisations, suscitant ainsi des attentes peut-être démesurées. Aujourd'hui, le discours du marché triomphant défait toujours plus les liens traditionnels.

En réaction, Lacan n'a jamais promu au nom de Freud un idéal du collectif, il a insisté au contraire sur le lien du un par un, mais il a néanmoins fondé l'École. Un collectif donc, qu'il voulait inédit, à la mesure de la nouveauté du discours analytique, intégrant ses acquis dans son fonctionnement, jusqu'à la sélection et la garantie des analystes.

Ce souci de cohérence visait non seulement son fonctionnement interne, mais aussi la fonction qu'il assignait à la psychanalyse : une opération contre le malaise dans la civilisation, dont l'École devait être la base. Mais qu'elle soit de défendre et de préserver son champ, ou d'en conquérir un plus vaste, qu'elle se limite à la perpétuation de l'expérience ou qu'elle veuille peser sur les choix de la cité, il lui faut pouvoir se faire entendre comme recours.

Or le malaise contemporain nous est connu : « *la soif du manque à jouir* ». En effet, l'originalité du discours capitaliste, saluée par Lacan comme une performance, est de proposer lui-même son propre traitement, dans une course sans fin. Qu'ils le sachent ou non, les sujets qu'il détermine y sont pris. Comment alors le discours analytique peut-il leur faire signe d'une solution autre ? Pourquoi vouloir renoncer à la soif du manque à jouir et ses tourments enivrants, et au nom de quoi ?

Il est clair que nous sommes aujourd'hui dans un moment particulier de la psychanalyse, et les modèles nous manquent pour y répondre. Après avoir suscité une crédulité presque béate chez les faiseurs d'opinion, elle est à nouveau l'objet d'une forte suspicion sinon d'un rejet, pour charlatanisme. Au regard des méthodes basées sur la chimie des interactions moléculaires et des statistiques, le neuro-comportementalisme lui dispute sa place sur le marché.

L'appel à l'intervention du psychanalyste pâtit bien sûr de cette dévaluation.

D'où quelques questions :

- Qu'est-ce qui dans notre fonctionnement d'École relève avec pertinence de chacun des discours - Comment dans l'École contrôlons-nous nos processus de sélection et de garantie, comment les situons-nous dans l'ordre des discours, étant entendu qu'aucun ne va sans les trois autres avec lesquels il ferme la ronde ordonnée du désir ?
- Comment y intervient le cinquième discours, du capital, qui défait cette ronde pour s'imposer seul ?
- Comment la psychanalyse peut-elle offrir de traiter les impasses du sujet, si le discours contemporain se soutient de n'en admettre aucune ?
- Entre repli monastique, avec sa menace de fragmentation, et imposture vouée à la rétorsion collective, quelles stratégies adopter pour entretenir la reconquête du champ freudien, et lacanien ?